

Au fond d'un bois

Solidement tapissée sur le sol, cambrée avec des courbes et des portions rectilignes, la route se faufila entre deux coupes de bois. Ça et là en voit des tonsures et des souches épineuses.

Tous les matins vers dix heures son camion s'accrochait à cette route, qui serpente en lacets sur le flanc même de la montagne.

Et ronchonnant de l'hélice, crachottant des ratés, de la fumée chaude et sale, il arrivait quand même jusqu'à la ferme des Moirel dont le toit perd lamentablement ses tuiles.

Là chaque fois le moteur s'essouffait ; toutes les pièces d'acier surmenées transpiraient de fatigue.

Alors Chanval le laitier entrait prendre un verre avec le patron plus boueux qu'un vase déterré et, pendant que le vin sanguinolait dans les gosiers, les hommes chargeaient le camion. Quand tous les bidons de lait étaient alignés cela ressemblait à un jeu de quilles.

Mais Chanval n'avait pas le temps de faire de telles comparaisons. Transporter ces bidons jusqu'au village, c'était là son travail et quand il conduisait, il calculait, multipliait, réduisant en litres, divisant par le nombre de livraisons à faire.

Quelquefois, le fermier, un peu borné, se trompait et lui riait alors du bénéfice en perspective.

Ce matin par hasard il allait en réaliser un sérieux.

Il l'évaluait encore quand dans sa boîte aux lettres il aperçut un papier mince, ordinaire, et qui n'avait rien d'impressionnant sauf un fac simulé d'aigle déployé agrippant une cou-

ronne avec au milieu une croix gammée.

C'était une convocation pour passer au Service du Travail obligatoire en Allemagne.

Chanval s'y rendit le jour fixé, en parla très peu dans le pays et revint deux jours plus tard.

Il reprit son camion et comme d'habitude, routinier et commerçant, l'obligea à « pousser » la côte vers la ferme des Moreil.

« Alors c'est bien vit' arrangé vot' histoire avec ces gars d' la préfecture ? » s'étonnèrent les gens de là-bas.

Chanval ne s'attarda pas :

« Oh ! oui !... alors aujourd'hui, nous aurons cinquante litres au compte de... ». Personne n'insista ; dans le fond, cela les préoccupait fort peu. Et quand la Feldgendarmérie vint une nuit empoigner deux réfractaires camouflés dans les fermes du pays, aucun d'eux ne fit de rapprochement...

Le maussade facteur de la commune apporta encore quelques papiers ornés d'aigles et de croix, mais Chanval Pierre, âgé pourtant de 22 ans, de la classe partante, ne fut jamais rappelé.

Ils étaient bien indulgents ces messieurs de l'Office du Travail. Il suffisait de si peu pour les rendre bienveillants et mielleux... si peu, une phrase ou deux bien ajustées, avec des faits précis, pas beaucoup plus.

Et Chanval travailla donc le jour, ne craignant pas les colonnes allemandes qui bourdonnaient dans le pays, chassant et menaçant.

Au contraire, alors que les autres de son âge préféraient ne pas rester

admirer la ligne de leurs blindés, lui, courageusement, avec sang froid, il restait sur le bord de la route.

Et souriait quand les soldats riaient.

Et ne s'en « faisait » pas quand ils avaient la mine crevassée de ceux qui ne sont pas rassurés.

Chanval dormait aussi tranquillement après le boulot. Mais cette nuit là, Chanval se réveilla... une auto s'était arrêtée devant sa porte. Il pensa :

« Tiens une arrestation sans doute pour le type d'à côté.... ils doivent savoir... »

Il ne pensa plus, parce que c'était sa porte qu'on défonçait. Et sans même avoir crié : « ouvrez... » des hommes étaient arrivés jusqu'à son lit et une brute débraillée le prenait par le bras : « Hors des plumes et vite!... on n'a pas envie de se faire coincer pour toi... prend tes frusques et suis nous comme t'es... »

Jamais les Allemands n'auraient agi ainsi, comme des soudards, ils auraient... mais Chanval s'embrouillait, il ne suivait plus exactement. C'étaient bien ces terroristes toujours pressés et violents ; il trembla, craignant que l'un d'eux ne s'impatientât.

C'est toujours dangereux d'être impatient quand on a une arme entre les mains. Et il en voyait, des gueules creuses de mitraillettes.

Trois... et toutes visaient le cœur.

Ils le poussèrent dans la Peugeot qui se rua hors du village.

« Que voulez-vous de moi ? voulut-savoir.

« T'as vingt deux ans comme nous, t'as reçu ta fiche comme nous, nous on se crève la peau à tous les coins de buissons et toi tu gagnes du fric... »

Chanval sentit deux corps furieux le maintenir bien raide et bien ramassé sur un coussin de voiture ; le maquisard continua :

« Alors on va t' montrer un peu c' qu' c'est comme ça... puis... »

Il devint évasif, se rapprochant de Chanval à tel point que celui-ci pouvait voir les paillettes de ses yeux :

« J'crois qu'on a un p'tit compte à régler... t'es p't'être pas aussi crétin qu' t'en as l'air... pas vrai, p'tit nazi ? » Chanval n'eut même pas le temps de comprendre que tout allait se terminer dans une fosse au fond du bois de noisetiers, les trois du maquis n'eurent pas non plus le temps de savourer le prélude. Dix balles venaient de trouer la voiture.

Ils se jetèrent hors de la passoire, Chanval avait le bras traversé. Pendant que les autres répondaient par brusques rafales, rasant les herbes du fossé, lui se rendit aux Allemands.

Il y en avait beaucoup... et il cria : « Héé !... je... »

« Komme hier !... » Et lâchement ravis d'avoir un prisonnier, deux soldats s'occupèrent de lui, le faisant avancer à petits coups de crosse.

La bagarre ne dura pas longtemps.

Bientôt près du gros chêne les Allemands abandonnèrent trois cadavres mordus de sang. Un seul avait roulé au delà du talus loin de son arme. Les autres s'y accrochaient, éperdus, fanés dans la boue.

Le prisonnier expliqua en français, fit des gestes, mania l'éloquence et joua de la mimique innocente.

« Ja !... stil !... » recommanda l'officier. Il avait perdu six hommes.

Cela ne le mettait pas d'humeur à écouter l'insolent bredouillement d'un lâche qui s'était rendu sans combattre.

Gestes, peu de cris, presque aucune agitation.

On centra Chanval entre deux hêtres et il poussa d'inferts hurlements. « Still ! » répéta encore l'officier à court d'idées et qui voulait en finir.

Il commanda une salve, indifférent, habitué, et en même temps, alluma une cigarette. Chanval bien visé, fit un creux dans un tapis de feuilles. Une balle seulement s'enferma dans un tronc bien plus loin, effrayant à

peine une chouette inconsciente.

Vivement on enterra Chanval dans une fosse.

Comme par hasard au fond d'un bois de noisetiers.

... Plus tard au village quelqu'un parlant de lui fit le geste coupant de la guillotine :

« Ça fait quand même plaisir de voir que parfois ils s'fusillent entre salopards ! »

Jacques Bert.

L'endresse

Je me penche sur toi chaque jour de ma vie ;
Même si ton cœur bat vite ou lentement ;
J'ai peur de voir dans tes yeux clairs, à tout moment,
Un nuage passer, de tristesse ou d'espoir ;

Une ombre de deuil que j'aurais dû prévoir ;
Quelques tristes regrets d'heures inexistantes ;
L'obscurité involontaire d'un ciel que tu serais,
Et nul autre ciel dit qui te peut décevoir.

Je surveille tes pas, je scrute tes pensées ;
Je voudrais que ton rêve accompagne le mien,
Et que, dans le donjon des calmes existences,
S'achève par ma voix la phrase commencée.

Auguste Charpentier
(1874-1944)